

Nous sommes en juin, début juin, le 6 pour être précis.

La journée a été superbe. Presque une journée d'été en fait, mais à cette période de l'année, la fraîcheur arrive avec l'ombre de ce début de soirée. J'adore la fin du printemps : tout est en fleur, plein de promesses, les journées sont chaudes mais pas trop, les nuits sont magiques.

Et les tilleuls embaument l'air de senteurs enivrantes.

Depuis mon relax sur la terrasse, je suis face au soleil couchant et aux collines bleuies du Perdou, enroulé dans mon peignoir de piscine. Quel bonheur, cette piscine que nous avions prévue pour les filles... et pour moi aussi, parce que j'adore l'eau. Après un après-midi de chaleur, un plongeon rafraîchissant calme l'esprit et le corps.

Dans le partage, j'ai choisi la maison du Sud-Ouest plutôt que l'appartement parisien : Elsa est une femme de la ville, toute son activité est à Paris et puis, cette maison sur les causses du Quercy, elle était pour moi, comme une concession de sa part et elle n'a pas hésité :

— « Prends la maison de Cadène » a-t-elle dit, « tu y seras bien, elle t'aidera à guérir. »

À l'époque, tout le monde voulait que je guérisses ! Comme si on pouvait guérir de la Vie !

Quand je reprendrai mon travail après ces derniers congés à la banque, il faut que je trouve une autre solution. Je ne peux plus travailler à Paris. Peut-être arriverai-je à travail-

ler ici sur place. Kamel me l'a déjà proposé : juste les missions de consulting en déplacement et tout le travail d'études et de rédaction des rapports ici, au calme. Avec l'ordinateur et Internet, j'ai tout ce dont j'ai besoin.

Mais il faudra d'abord que je quitte Salomon et ses deux comparses ! Et ça, ce sera très, très difficile, pour eux comme pour moi.

Je me sens bien, très bien. Détendu et heureux, pas comme avant, bien sûr, mais quand même, heureux.

Le docteur Cabanes que j'ai revu comme prévu, cet après-midi, me la redit au moins vingt fois :

— « Vous êtes bien, Simon, en super forme ! »

Il est tellement content de le dire qu'il le redit et le redit encore.

Mais c'est vrai, je vais bien, je vais mieux, bien mieux.

Je crois que le moment est venu de mettre tout ça par écrit. Il paraît que l'écriture soigne et que nous écrivons pour tenter de nous guérir d'un mal qui nous ronge.

Ce qui m'est arrivé n'est pas un mal qui ronge même si j'ai failli en mourir et je ne veux surtout pas en guérir.

Si je vais tenter d'écrire cette histoire, c'est pour la voir là, devant moi, pour me rappeler tous les jours qu'elle est vraie et qu'elle m'est arrivée à moi, Simon Bressard.

Pour vous aussi qui me lisez, pour que vous sachiez que, dans ce monde de technologie et de commercialisation où tout se vend ou s'achète, où les futurologues nous expliquent comment nous vivrons mieux demain, une histoire comme celle-là, ça existe vraiment.

J'ai 36 ans et j'en avais alors 33. Mon Dieu, il n'y a que 3 ans ! J'ai l'impression que c'était il y a 3 siècles.

Elsa était folle de joie et excitée comme une collégienne au téléphone : elle m'avait donné rendez-vous devant la fontaine St Michel avec des airs de conspirateur. Je me doutais que c'était pour la visite d'un énième appartement absolument « Eeeextraordinaire. » Cela faisait presque un an maintenant que nous cherchions un appartement dans Paris : celui de St Cloud était trop petit et peu pratique quand on travaille dans Paris même. De plus, la vue qui nous l'avait fait acheter serait bientôt mangée à moitié par un nouvel immeuble en construction.

La vie nous avait vraiment gâtés, Elsa et moi.

Elle dirigeait le comité de lecture chez un éditeur parisien dont elle devenait tous les jours un peu plus le second indispensable. Même si Hubert, son patron, un ancien copain de fac, est toujours amoureux d'elle, Elsa a indéniablement du talent et un professionnalisme reconnu dans ce monde d'hommes. Elle a toujours su lire et écouter les jeunes écrivains, et choisir dans le nombre des textes passionnants. Je n'aime pas forcément tous ses choix, mais presque tous ses poulains ont concrétisé la chance qu'elle leur a donnée.

Quant à moi, j'étais à l'époque fondé de pouvoir chez Messieurs Benguéli, Holstein et Hutin, B2H pour tout le monde financier parisien, Banquiers, Société en nom propre, avenue Matignon. Monsieur Benguéli avait perdu son fils unique et faisait sur moi un report d'affection. Le pauvre Nathan Benguéli avait malencontreusement chuté sur un rasoir ouvert qui lui avait tranché la carotide. Depuis on

ne parlait de ce pauvre Nathaniel qu'avec des mots feutrés et les yeux baissés sans rappeler que cette glissade avait suivi son interpellation dans une voiture en stationnement en compagnie d'un ecclésiastique en position... délicate.

Nos revenus communs nous mettaient à l'abri des difficultés et quelques jolis allers et retours en Bourse, grâce à mon ami Fred du service Gestion de fortune, m'avaient laissé de quoi investir sans problème dans l'immobilier.

— « Vous avez raison, Bressard, disait Monsieur Hutin, protestant grave et imperturbable, la pierre, surtout à Paris, ça ne trahit jamais ! »

Le trio des B2H était remarquablement équilibré : on aurait pu imaginer qu'il avait été conçu pour cet équilibre.

Monsieur Salomon Benguéli, veuf remarié et juif séfaraïte, avait la rondeur et la faconde que l'on attendait de ses origines tunisiennes et ses relations avec le sentier avaient fidérisé une bonne partie de la clientèle.

Monsieur Aaron Holstein, grand et ashkénaze, parlait yiddish avec ses compatriotes intellectuels et faisait partie de la LICRA. Son épouse partait régulièrement en Israël visiter ses parents installés à Jaffa.

Quant à Monsieur Charles Hutin, d'origine bordelaise et protestant, maigre et triste comme un jour sans pain, il maintenait des contacts fructueux avec tout le secteur viticole du Sud-Ouest et nous approvisionnait en vins remarquables tout au long de l'année. Mme Hutin présidait aux destinées de l'Accueil Protestant, une association qui pilotait à leur arrivée dans la capitale, les familles huguenotes... d'un certain niveau.

Chacun des trois organisait une fois par an une réception à son image à laquelle était invitée la crème de notre clientèle. Et bien sûr, chacun assistait aux deux autres réceptions.

Monsieur Benguéli recevait à Bagatelle dans une grande garden party en juin, genre « Club Med class », et cela avait un petit côté « jet set » assez rigolo qui remplissait les deux autres d'aigreur pendant une semaine.

Monsieur Holstein profitait de la saison lyrique pour recevoir à dîner chez Lucas Carton après une soirée à l'Opéra Bastille. Monsieur Benguéli s'y endormait régulièrement. Monsieur Hutin organisait après les vendanges un week-end à St Emilion avec dégustations et promenades automnales. Monsieur Holstein regardait ces débauches alimentaires avec mépris, mais achetait comme nous les bouteilles par caisse de douze !

Ces trois banquiers, un peu anachroniques il faut bien le dire, me témoignaient chacun à leur manière, confiance et affection, si bien que je me retrouvais bien jeune avec des responsabilités, une liberté d'action et un salaire largement au-dessus de ce que connaissaient mes condisciples de Sciences Po.

Donc, nous avons décidé Elsa et moi, d'investir dans la pierre, et Elsa courait les agences, dévorait les journaux d'annonces et jonglait avec son emploi du temps et celui des filles pour visiter des dizaines d'appartements parisiens. J'avais refusé de la suivre à chaque fois et elle présélectionnait les visites incontournables. Cette entreprise la passionnait et elle s'y était jetée avec l'enthousiasme et la fougue qu'elle déployait pour tout ce qu'elle aimait.

J'avais écourté le comité des engagements pour pouvoir sauter dans un taxi qui me conduirait au rendez-vous. Mais au moment de refermer mon bureau, Salomon Benguéli passa sa grosse tête chauve dans l'encadrement de la porte :

— « Simon, vous avez cinq minutes ? »

Ses yeux brillaient d'une lueur que je connaissais bien : quelque chose l'excitait :

— « Simon, vous vous rappelez Lévy au ministère ? »

Lévy était notre correspondant au ministère des Finances, grand fonctionnaire charmant, en charge de je ne sais plus quel dossier avec lequel Benguéli entretenait une relation amicale, suivie et intéressée.

— « Oui, bien sûr !, acquiescé-je.

— Je viens d'avoir une conversation rapide avec lui au téléphone. Le ministre vient de lui confier un dossier sur la sécurisation des transactions électroniques, vous savez les clefs, les algocriptes...

— Algorithmes...

— Algorithmes, signatures électroniques, cryptages, enfin vous voyez ce que je veux dire ? Il cherche un professionnel de la place pour l'aider et a pensé à nous. Je lui ai dit que nous avions justement un spécialiste !

— Ah ! bon ? »

Je mimais l'interrogation candide pour ne pas le priver de son effet qui le faisait saliver par avance. Je savais déjà

que j'étais bombardé spécialiste européen de la transaction électronique, comme je l'avais été précédemment du calcul actuariel ou du Monep. Au début, j'avais été affolé puis je me suis vite rendu compte que personne n'était dupe et que l'essentiel était de ne pas faire de faux-pas et de trouver à se former rapidement ou de dénicher un assistant vraiment compétent !

— « Mais c'est vous Simon ! »

Ses yeux brillaient d'allégresse, à la fois flatté de me placer au ministère auprès de Lévy et intéressé de savoir ce que cela pouvait rapporter à Benguéni, Holstein et Hutin.

— « Vous irez demain rencontrer Lévy et vous mettrez ça sur pied avec lui. C'est bon pour vous, Simon ! »

Bref, c'était un cadeau. Il savait que je savais qu'il savait mais c'était justement cette complicité infantile qui le mettait en joie. À le voir à cet instant, personne ne pouvait se douter de ses impressionnantes qualités professionnelles dans le monde des finances.

— « Vous y allez dès le matin et vous me raconterez tout au déjeuner en suivant. »

Il en devenait fébrile.

— « Ce n'est pas possible demain Monsieur Benguéni, je suis en comité de prêt à la Banque de France pour le dossier Coramine, j'irai jeudi.

— Personne ne peut vous remplacer pour ce comité, Simon ?

— Il ne vaut mieux pas Monsieur Benguéli, c'est un gros morceau dont nous voulons nous alléger sans donner l'alarme à la place, je préfère que ce soit moi.

— Oui, bien sûr, vous avez raison... Téléphonnez à Lévy de ma part, prenez rendez-vous au plus vite et tenez-moi au courant. »

J'étais très partagé en roulant dans Paris vers la place St Michel : je n'étais pas a priori enthousiasmé par une collaboration avec Lévy, mais prendre un peu l'air et sortir du cocon B2H me tentaient assez. Quant aux transactions électroniques, ce n'était pas vraiment ma tasse de thé.

Pour le moment, je devais visiter un appartement ; Lévy attendrait à demain.

Elsa trépignait presque sur le trottoir devant la fontaine.

— « Vite, vite, dit-elle en s'engouffrant dans le taxi, vite, nous allons rater l'agence, rue de l'Ancienne Comédie. »

Vite, à cette heure-là, ce n'était guère facile et au bout de cinq minutes, nous décidâmes, sous la pression volcanique d'Elsa, de continuer à pied. Elsa était radieuse : excitée par cette visite, elle marchait à grandes enjambées, souple, belle, les joues rosies et l'allure décidée.

— « Tu vas voir, c'est extraordinaire !

— C'est toujours extraordinaire, Elsa !

— Non, vraiment tu vas voir ! Ah, pourvu que ça te plaise, je suis emballée ! Pourvu que ça te plaise ! »

Nous arrivâmes devant la lourde porte cochère, une véritable porte de château avec de très belles ferrures malheureusement peintes.

— « C'est là »

La porte donnait sur un long porche qui s'ouvrait sur une grande cour intérieure. Les quatre côtés de la cour étaient bordés d'appartements sur quatre étages plus les combles. Au centre, un parterre fleuri légèrement surélevé avec au milieu une fontaine moussue. Et sur le côté gauche, des portes basculantes de boxes remarquablement intégrées dans l'architecture grand siècle. Sur la droite, dans l'angle, une entrée vitrée que nous empruntâmes pour monter au second. Sur le palier parqueté, appuyé sur la ferronnerie de la cage de l'ascenseur Roux et Combaluzier, Monsieur Maizin, conseiller immobilier, nous attendait. Il nous connaissait bien Monsieur Maizin, il nous en avait fait visiter, Monsieur Maizin, des appartements ! Mais Monsieur Maizin était d'une placidité remarquable, ne sourcillait jamais et se contentait de réciter son texte avec componction.

— « Mes hommages Madame Bressard, bonsoir Monsieur Bressard, nous allons rentrer si vous voulez bien, je vous précède. »

Le cérémonial se déroulait sans surprises.

— « Alors voici, l'entrée. Vous remarquerez le volume et...

— Nous remarquons Monsieur Maizin, nous remarquons..., pensai-je. »

Nous remarquions surtout que cet appartement était vraiment superbe. Enfin quand je dis superbe, je veux dire conforme à nos souhaits ou à nos rêves parce que là, dans l'instant, il fallait avoir un peu d'imagination !

L'ensemble de pièces occupait deux étages plus les combles. Au premier niveau, les pièces de jour : un double séjour séparé d'une salle à manger par de grandes portes vitrées, un petit salon, une cuisine plus un cellier, et un cabinet de toilette. Les pièces donnaient sur la cour intérieure par de vastes portes-fenêtres avec volets intérieurs. Partout des parquets au point de Hongrie, des murs moulurés mais pas trop, des plafonds stuqués sans excès. Au-dessus, les pièces de nuit : une grande chambre avec dressing et salle d'eau, deux plus petites avec cabinet de toilette et une pièce qui pouvait faire un très beau bureau. Sous les combles, deux autres pièces aménagées sommairement et un vaste grenier avec plancher dans lequel les marbres des cheminées démontées étaient entreposés en vrac.

Le tout était en état très moyen : les peintures écaillées, les planchers ternes et rayés, les marbres salis, le plâtre fendillé, l'électricité archaïque et la plomberie à bout de souffle. Je sentais Elsa aux anges, mais, très maîtresse d'elle-même, elle n'en laissait rien paraître. D'un clin d'œil, nous nous assurâmes de notre complicité et elle entreprit d'entamer la discussion avec Monsieur Maizin. Elle adorait ces tractations comme un jeu de casino et elle était passée maître dans l'art de la moue dubitative et du détail qui tue :

— « Oui, bien sûr Monsieur Maizin, il y a du volume, mais quels travaux ! Et tout en étage ! Les coûts vont être prohibitifs ! La plomberie, l'électricité, les parquets, NON, ça ne serait pas raisonnable. »

Nous sortîmes d'un air las.

— « Bon, je veux bien réfléchir, mais tous ces travaux, n'est-ce pas Simon ? »

Une fois sur le trottoir et Monsieur Maizin parti vers d'autres rendez-vous, elle laissa éclater sa joie :

— « Fantastique ! C'est ça que je voulais trouver ; on peut en faire une merveille. Qu'en penses-tu ? »

J'en pensais la même chose qu'elle et surtout son bonheur me plaisait encore plus que l'appartement en lui-même. Je savais que nous allions l'acheter et qu'elle avait devant elle un des plus beaux chantiers de sa vie. Et je riais à l'avance à la perspective de soirées de discussions sur le choix des couleurs, des matières, des artisans et des meubles. Elle débordait d'enthousiasme contagieux.

— « OK, dis-je, première opération, chiffrer l'enveloppe globale nécessaire avant de signer. Rappelle Maizin dans deux ou trois jours, s'il ne t'a pas rappelée auparavant, et propose une option pour un mois afin de faire une estimation des travaux. Il sera trop heureux de tenir quelque chose. Il faut aussi que l'appartement ait un ou mieux, deux garages. »

Ses yeux brillaient comme deux saphirs et elle se blottit dans mes bras en riant.

La vie était belle, facile, égoïste.

Je n'éprouve aucune honte, aujourd'hui, de cette douce inconscience qui nous berçait alors. Nous avons fait l'un et l'autre des études supérieures et investi beaucoup d'énergie dans la préparation de notre vie professionnelle. Nos métiers respectifs nous absorbaient une grande partie de notre temps et la réussite comme l'argent nous apparaissait la juste rétribution de nos efforts. Le peu de temps dont nous disposions devait être « rentabilisé » au maximum.